

La silhouette de leurs chevaux se dessinait nettement à cette heure sur l'horizon.

Ils étaient séparés de celui qu'ils poursuivaient par plus d'un kilomètre, et encore n'avançaient ils que difficilement, l'endroit où ils se trouvaient à cet instant étant coupé de rigoles, et de minces jonchaies leur révélant des foudrières.

Mais il était évident que, si tôt sortis de cette zone dangereuse et mouvante, ils pourraient se lancer, mettre leurs montures au trot et regagneraient aisément le terrain qu'ils avaient perdu.

Aussi le braconnier se démenait-il comme un beau diable.

Il avait comme point de mire un petit étang dont il n'était plus séparé que par une courte distance, et au milieu des roseaux duquel il espérait trouver un abri.

C'était d'ailleurs sa seule ressource, son unique chance.

Autrement, s'il demeurait en terrain nu, une fois les gendarmes sortis de la boue où leurs chevaux glissaient encore, ils atteindraient le petit homme et le recueilleraient avec la main.

Fedor avait arrêté le poney.

Malgré lui, il s'intéressait aux péripéties de cette lutte.

Une chasse à l'homme est toujours un sport intéressant.

—Je suis curieux de savoir si ce pauvre diable va s'en tirer,—murmura Fedor.

A ce moment, le petit boulot arrivait à côté de la voiture.

Il regarda Stroganof et Tim d'un œil inquiet en portant la main à son chapeau.

Evidemment, il se demandait si ces deux inconnus n'étaient pas dans l'intention de venir en aide aux gendarmes.

Fedor, à cet instant, revenait sur ses pas, et se disposait à contourner l'étang, afin de maintenir toujours le poney en terrain sec.

Le braconnier, suant, soufflant et claudiquant plus que jamais, voyant qu'il n'avait rien à craindre des deux voyageurs, leur adressa un bon sourire, tourna la tête en guignant la maréchause qui continuait à avancer péniblement et disparut dans les roseaux, après avoir dit, en manière de salut :

—Bonnes gens, je voudrais bien avoir quitté ce climat ci, tout de même.

Les roseaux se refermèrent sur lui et tout re tomba dans le silence.

—Drôle de bonhomme,—fit Fedor en souriant.

—Que va-t-il faire, Votre Honneur ? demanda Tim.

—Il va demeurer là jusqu'à la nuit, et il essaiera de filer d'un côté, tandis que les gendarmes le chercheront de l'autre.

Mais Fedor n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

Un cri d'épouvantable angoisse venait de s'élever des bords de l'étang.

—A moi ! bonnes gens ! à moi !—criait le braconnier.—Je coule... Je fonce !... Bon Dieu de bon Dieu ! à moi ! à moi ! bonnes gens !

Fedor ne pouvait résister à l'appel désespéré d'une créature humaine.

Il s'élança hors de la voiture, disant à Tim :

—Tiens le poney.

—Mais, Votre Honneur...

Fedor était déjà dans les roseaux.

Le petit boulot était dans la vase jusqu'au ventre.

Il avait mis le pied sur un mollet et il avait enfoncé tout d'un coup.

Sa situation empirait de seconde en seconde, chaque effort qu'il tentait pour se délivrer ne servait qu'à l'enfouir davantage dans cette boue sans fond.

D'un mouvement irraisonné Fedor se disposait à aller tout droit au secours du petit homme.

—Prenez garde, mon brave monsieur, fit ce dernier, vous allez en avoir autant que moi.

L'avertissement était précieux.

Fedor reconnut toute sa justesse.

Il revint lestement vers le buggy, prit le fouet et, s'avançant avec précaution au milieu des roseaux où il enfonçait néanmoins jusqu'à mi-jambe, il tendit le pied du fouet au pauvre diable qui, maintenant, avait de la boue jusqu'à la poitrine.

Celui-ci, alors, s'empara de la lanterne, et doucement, très doucement, sans à coups pour ne point briser ce faible lien, il commença à se dégager de cette tombe molle où il allait être enterré vivant :

—Ça vient ! bonnes gens, ça vient !

Et son visage exprima une satisfaction surhumaine.

—Ah ! mon brave monsieur, vous m'avez sauvé la vie... les gendarmes vont me prendre, c'est sûr... mais au moins ils m'auront vivant... tandis que sans vous... Brrr...

Et atteignant la terre ferme il se secoua comme un chien mouillé.

Fedor regagna sa voiture.

A cinq cents mètres les gendarmes se montraient.

Encore un peu ils allaient arriver au terrain dur, et alors le petit boulot, avec sa pauvre jambe en retard, ne pèserait pas lourd.

Tout en continuant à se trémousser et à s'esuyer dans la bruyère, il guignait le poney et la petite voiture.

—Bonnes gens,—c'est l'habitude du pays de commencer ainsi nombre de phrases,—bonnes gens,—dit-il encore,—voilà un joli bidet, et un rude !... Je gagerais bien que celui qui serait traîné par cette bête-là sèmerait bien vite les deux particuliers qui me courent...

L'invite était trop aisée à comprendre.

Fedor ne sut point y résister, du moment qu'elle partait d'un homme à qui il venait de sauver la vie.

—Allons, monte,—dit-il, en prenant place dans le buggy.

L'œil du petit homme pétilla d'une joie pleine.

—Bonnes gens ! en voilà une de ces chances ! Ah ! quel brave homme vous faites !... Je vas vous gêner, car je ne suis guère propre.

—Nous nous serrerons. En route !

La petite scène que nous venons de décrire avait lieu de l'autre côté de l'étang.

Si bien que les roseaux cachaient aux yeux des gendarmes voiture, poney, tout autant que Fedor, Tim et le braconnier.

A un appel de langue, le poney bondit par deux fois dans les brancards, et la voiture se mit à filer droit devant elle.

Le petit boulot se retourna et laissant échapper un franc éclat de rire :

—Bonnes gens ! ils vont en avoir de c'touvrage ! les chapeaux carrés !... Bon !... c't'affaire !... Y font le tour de l'étang, à c't'heure ! Cherche ! mes mignons ! cherche !

Et s'attendrissant :

—Vous êtes un rude brave homme tout de même, vous,—dit-il en s'emparant d'une des mains de Fedor et en la portant à ses lèvres.—Si vous avez jamais besoin d'un tout ch'ti !... il sera tout à votre service.

Fedor se souvint du rat de la fable.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi,—a dit le bon fabuliste.

Et en ce moment n'avait il pas besoin des petits !

Les deux gendarmes, après avoir battu inutilement les bords de l'étang, s'étaient dit que leur homme pouvait bien avoir été enlevé par la voiture.

Et ils s'étaient mis à la poursuite de celle-ci.

—Aye donc ! les harengs saurs,—fit le braconnier en reconnaissant bientôt l'inutilité de leurs efforts...—Vous pouvez vous en payer une suée, mes mignons ! Aye donc !... Mon brave monsieur ! vous avez-y eu raison de ne pas me laisser là sur le sable...

La route était longue, une petite pluie s'était mise à tomber, voilant l'horizon à courte distance.

Fedor se retourna ; cette buée épaisse ne permettait même plus d'apercevoir les gendarmes.

Alors on causa, en modérant l'allure du poney.

Et comme le petit boulot recommençait ses protestations, Fedor lui dit en hochant la tête :

—Oui, je te suis venu en aide, mon garçon... Mais je n'ai pas eu raison... Car c'est un vilain métier que tu fais là.

Le petit boulot se gratta l'oreille.

—Bonnes gens ! vous n'avez pas tout à fait tort, mon bon monsieur... mais c'est qu'en dehors de mon fusil, que j'adore, je ne suis pas bon à grand-chose.

—Oui, c'est très bien d'adorer le fusil, d'aimer la chasse... mais d'aller tuer le gibier des autres...

—C'est que je vas vous dire, mon brave monsieur, si je ne chassais que sur mes terres, je ne chasserais point souvent ; car je ne possède pas beaucoup de propriété.

Et il ajouta avec le clignement d'œil qui lui était habituel :

—La terre qui est après mes souliers... pas plus !...

Fedor se mit à rire :

—Comment t'appelles-tu ?

—J'ai bien des noms, mon bon monsieur. Les uns di-ent Jules tout court, d'autres Jules Touzy, parce que j'ai longtemps habité la ferme de ce nom-là. D'aucuns me donnent aussi mon vrai nom, Jules Raisin, encore m'a-t-il été peut-être donné rapport que le jus du raisin je l'aime un peu trop, des fois que ce soit du vin bouché ou d'une autre sorte.

Tout cela était débité sur un ton de bonhomme. Jules Raisin, enchanté d'avoir, pour cette fois encore, échappé aux gendarmes, ne se sentait plus de joie.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHIE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & File.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé ? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie ; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps ? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indésirables symptômes ?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance :

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit : "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit : "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c. ; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse de tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1 ; six flacons, \$6. Valant \$5 le flacon.